



Le Drone

DE L'ANTIPRESSE

N° 18 | 13.05.2018

La Grande Armée des ancêtres

Fromentin

ou la poésie du silence

Féminisme, la moitié de la vérité

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Cette 18e livraison du Drone est la première à manquer le rendez-vous traditionnel du dimanche matin, et nous espérons aussi la dernière. Ce retard est dû d'une part à un voyage qui m'a accaparé une grande partie de la semaine dernière, et d'autre part à un malheureux concours de circonstances. Notre système d'envoi a été bloqué par une anomalie administrative qu'il serait fastidieux de détailler ici. Quoi qu'il en soit, il

est probable que nous ne puissions la débloquent avant demain lundi. Aussi nous allons vous transmettre cet envoi en deux fois: une fois par un serveur de courrier alternatif, une fois par l'habituel sitôt que celui-ci sera débloquent.

Nous vous prions de bien vouloir excuser ces désagrément et vous souhaitons une bonne lecture!

SLOBODAN DESPOT

Pain de méninges

LE MAL SE PASSE DE MÉCHANCÉTÉ

«Aucun des pilotes d'Hiroshima n'a eu besoin de mobiliser la quantité de haine qu'il a fallu à Caïn pour tuer son frère Abel. La quantité de méchanceté requise pour accomplir l'ultime forfait, un forfait démesuré, sera égale à zéro. Nous sommes confrontés à la «fin de la méchanceté», ce qui — je le répète — ne signifie pas la fin des mauvaises actions mais leur perfide allègement.

Car rien n'est maintenant plus inutile que la méchanceté. À partir du moment où les coupables n'ont plus besoin d'être méchants pour accomplir leurs forfaits, ils perdent toute chance de réfléchir au sens de leurs forfaits ou de revenir sur eux. La liaison entre l'acte et le coupable est détruite. Ce qui reste, ce sont deux bords d'un gouffre définitivement coupés l'un de l'autre et entre lesquels on ne peut plus jeter de pont: d'un côté, le bord de l'homme (et peut-être même — pourquoi pas? — de l'homme bon) et de l'autre, celui des horribles effets de ses actes. [...]

Notre monde ne sombrera pas victime de la colère ou de l'acharnement, mais on l'éteindra comme on éteint une lampe.»

— Günther Anders, *Le Temps de la Fin*

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

La Grande Armée des ancêtres

REPORTAGE AU CŒUR DU RÉGIMENT IMMORTEL, LA PLUS VASTE RÉUNION DE FAMILLE DU MONDE.

J'ai toujours été un anticommuniste primaire. L'aversion pour le collectivisme m'a probablement été infusée par les fées qui se sont penchées sur mon berceau. Mon enfance dans un pays socialiste n'a évidemment fait que renforcer la vaccination. C'est dire si je me suis senti mal à l'aise dans le milieu universitaire, au temps de mes études, en constatant que l'élite intellectuelle de l'Occident s'efforçait à tout prix de recycler une idéologie dont l'autre Europe, au même moment, se débarrassait avec un immense soulagement.

Et pourtant! Si j'avais annoncé alors à mes amis conservateurs qu'ils iraient un jour en pèlerinage à Moscou comme les Berlinoises de l'Est, à l'époque, guignaient les rues du monde libre à travers Checkpoint Charlie, ils m'eussent traité de fou. Je les ai devancés: le 9 mai dernier,

en me voyant dans une vitrine de la rue Tverskaïa avec une *pilotka* (calot militaire) frappée de l'étoile rouge posée de guingois sur le crâne, j'ai compris tout le sens de l'expression «*Je est un autre*»...

LE FESTIVAL OFF

J'ai donc assisté — et même participé — aux festivités du jour de la Victoire à Moscou. Lors de mon séjour au lac Baïkal, l'an dernier, on m'avait recommandé à plusieurs reprises de ne pas manquer cet événement-là. Non à cause de la célèbre parade militaire devant les tribunes de la Place Rouge (où l'on a peu de chances d'être admis avec moins d'un kilo de décorations sur le poitrail), mais à cause du «festival off» qui est rapidement devenu l'attraction première. Je veux parler du Régiment immortel.

J'avais été frappé alors par la



ferveur avec laquelle, aux confins de la Mongolie, mes amis bouriates me parlaient de cette marche commémorative d'une guerre qui, de là-bas, paraissait lointaine. Ils n'avaient pas moins participé à l'effort commun, certes, comme tous les peuples de l'Union soviétique. Dorji, le médecin qui m'accompagnait dans mon jeûne, m'avait montré un film que sa famille avait assemblé au sujet de sa grand-mère, héroïne de l'Union soviétique. J'y avais vu défiler des visages de jeunes officiers émaciés aux yeux d'esquimaux, des stoupas au bord des chemins poussiéreux, des lettres du front, des photos de famille un peu passées avec, dans l'arrière-plan, des téléviseurs recouverts de nappes brodées, des médailles soviétiques accrochées au même mur que des thangka bouddhistes... Cette volonté de ne rien oublier m'avait laissé méditatif. En fin de compte, la

Grande guerre patriotique n'apparaissait que comme le prétexte d'une revivification du culte des ancêtres.

«Il te faut voir le Régiment, même si tu n'as rien à faire de la guerre et de l'histoire. Tu verras: ce n'est pas une parade militaire.» J'ai répondu à l'européenne: oui, peut-être, un jour. Puis j'ai visité une école de village où les enfants rassemblaient les portraits de leurs aïeux et les montaient en pancartes. Morts au combat ou rescapés, héros décorés ou travailleurs de l'arrière, chacun avait sa photo, ses dates de vie et de mort, sa brève biographie, son nom imprimé, russe ou mongol. Si c'était comme ça dans cette province de l'arrière, qu'aine était-il dans l'ouest de la Russie, là où l'on s'était féroce-ment battu, à Koursk et à Pétersbourg? Nous sommes vivants, dit le proverbe, tant que quelqu'un se souvient de nous. Je promis d'y aller en regardant ces enfants dans les yeux. C'était un contrat autrement plus obligeant.

UNE LAME DE FOND

Le mouvement du Régiment immortel est encore tout jeune. Il fut lancé en 2012 à Toula par trois journalistes. D'emblée, il fut précisé que les motifs de cette procession «citoyenne» n'étaient ni politiques, ni commerciaux, ni liés d'aucune manière aux affaires d'État. Le statut affirme encore (art. 1) que

«son but premier est la conservation, dans chaque famille, de la mémoire personnelle sur les générations de la Grande Guerre patriotique»





et que

«le Régiment ne saurait être incarné par aucun personnage en particulier, même le plus éminent: homme politique, personnalité publique, fonctionnaire. Le Régiment, ce sont les millions de disparus et leurs descendants» (art. 5).

Partie de Toula, la marche s'est rapidement étendue à toutes les villes de Russie. Le pouvoir ne pouvait rester indifférent à une telle aubaine. En 2015, Vladimir Poutine prit lui-même la tête du cortège, évidemment en tant que «simple citoyen» et «descendant», arborant le portrait de son père qui combattit en Allemagne. Le mouvement fut du même coup officialisé et s'amplifia de manière démesurée.

Cette année, les médias estiment le nombre de participants à 10,4 millions en Russie seule. Car le mouvement a débordé sur le reste du monde, partout où vivent des communautés russes, de Londres à Séoul en passant par Athènes,

Alep ou Pattaya. Malgré les tensions géopolitiques, les marches se sont paisiblement déroulées à Kiev et à New York, où les descendants des vétérans américains se sont joints aux Russes.

Le défilé le plus important a lieu évidemment à Moscou. Entre le stade du Dynamo et la Place Rouge, le flot humain, cette année, drainait plus d'un million de personnes sur 14 kilomètres. Avec une allusion historique très explicite, le président russe avait invité les premiers ministres d'Israël et de Serbie à marcher à ses côtés.

CONVERSATIONS AU MILIEU DE LA FOULE

C'est là que nous nous sommes retrouvés, à quelques centaines de mètres derrière eux, mais pratiquement en tête de colonne, mercredi à 15h sur la place Pouchkine. Dans ce quartier, les participants se rassemblaient depuis plus de deux heures, encadrés par un dispositif policier plutôt débonnaire. Dans mon sac, le

contrôle avait repéré une bouteille de vin suisse destinée à un ami. Le verre était interdit dans la procession, de même que l'alcool. Il a néanmoins suffi de quelques mots aimables pour que l'agent de l'*okhrana* ferme les yeux. En quittant le portail, je me suis dit que ce serait un miracle si la procession se passait sans drame. (De fait, les services auraient déjoué la veille un projet d'attentat.)

Nous avons mis un peu moins de deux heures à descendre la rue Tverskaïa jusqu'à la place du Manège et à la Place Rouge, après quoi le défilé se dispersait. La procession était calme, détendue et très familiale. Je n'aime pas la foule, mais je me sentais bien au milieu de ces centaines de milliers de gens ordinaires.

Durant les attentes, on se désaltérait ou l'on essayait d'obtenir sur les bas-côtés un bol de gruau préparé par des cuisines militaires d'époque. Mais surtout, chaque halte était un prétexte pour nouer connaissance. A la tambouille, un vieil ouvrier venu de Tver — la moustache en brosse à métaux —, nous expliqua que «tout

fout le camp» et que les militaires d'aujourd'hui, ceux de la parade officielle du matin, ne sont que des patapoufs auprès des anciens, maigres et tendus comme des loups. «Z'avez qu'à voir ces portraits...» Un peu plus loin, nous tombons sur deux dames au large sourire venues d'Omsk, cette ville de Sibérie dont les Français n'ont lu le nom que dans Jules Verne. Pourquoi un si lointain voyage? «Pour être avec les nôtres!»

Les nôtres? Les défunts de leurs pancartes ou les vivants qui emplissent la ville? Au moment même où je me pose la question passent trois Tchèques avec des t-shirts antinazis. Qui sont les «leurs» ici? Pour qui défile mon ami Gérard Conio, le grand professeur et traducteur qui se sent mieux à Moscou qu'à Paris? (Sottement, je lui avais donné rendez-vous «dans le défilé»: autant se rencontrer «quelque part dans l'Atlantique»...)

Une fois de plus, en parlant avec les participants au cortège tout comme avec les gens que j'ai rencontrés en Russie ces deux dernières années,

j'ai été impressionné par leur volte-face vis-à-vis de notre hémisphère. Ce changement s'est nettement traduit dans les urnes lors des récentes élections présidentielles, où les courants politiques d'inspiration occidentale n'ont recueilli que des poussières de voix. Mais il est plus frappant encore dans les



attitudes et les commentaires spontanés. L'envie et la curiosité vis-à-vis des «Européens» qu'on ressentait encore au tournant des années 2000 ont disparu. Ne subsistent que l'étonnement et la consternation. Le terme le plus fréquemment utilisé pour qualifier les dirigeants occidentaux est «*soumaschedchié*» (des fous), souvent suivi de «hystériques». Que ce soit en termes de relations internationales, de migrations, de religion ou de mœurs, le divorce est consommé.

La Russie se serait-elle repliée sur elle-même? Vu d'ici, c'est plutôt l'inverse qui semble vrai. Les villes sont effervescentes, la jeunesse détendue et les technologies de pointe souvent plus familières et plus répandues que dans nos pays. Le parc automobile et toutes sortes de produits rarement visibles chez nous illustrent le volume considérable d'échanges entre la Russie et son voisinage oriental, rendant le concept d'Eurasie beaucoup plus tangible que dans les livres de théorie géopolitique. Et les onze villes qui se préparent à accueillir le Mondial de football (avec des trains intercités entièrement gratuits) affichent une propreté, une sécurité et une nonchalance qui ont de quoi nous rendre nostalgiques.

La veille, dans l'atmosphère chic-et-foutraque des vieux bains Sandouny, où l'on picore entre deux saunas des crevettes arrosées de bière, un heureux «expat» français m'a livré une clef intéressante pour la guerre médiatique livrée ces derniers mois à la Russie. Certains



gouvernements — celui de Londres en particulier — semblaient surtout viser le boycott du Mondial de foot, que le président de la FIFA, Gianni Infantino, a promis qu'il serait «le plus beau de tous les temps». Des dizaines de milliers de supporters européens vont certainement s'interroger à leur retour de Russie sur la véracité des informations qu'on leur sert — mais aussi sur ce que sont devenues leurs propres conditions de vie depuis une vingtaine d'années.

RÉENRACINEMENT

Après une heure de marche, nous apercevons les tours rouges du Musée historique, aux abords de la Place Rouge. J'avais oublié le temps en parlant avec Marina, à qui l'on avait dit que j'étais un «journaliste français». Elle m'avait pris par le bras: «Dites-leur bien, là-bas, qu'on ne vient pas ici pour eux (le



pouvoir), mais pour notre âme. Pour les nôtres.» Elle n'avait pas besoin de me convaincre. J'ai parlé avec nombre de Russes qui prenaient part au Régiment tout en méprisant sa récupération par le pouvoir et le ton grandiloquent à la Malraux des reportages officiels.

Marina Chtcherba avait des yeux verts pleins de bonté et le portrait de son grand-père accroché autour du cou. Isaac Moïssevitch Gekht est tombé quelque part en Hongrie. Elle est allée sur place retrouver son nom dans une tombe collective. Combien de pèlerins comme elle sont allés insuffler vie aux pages arides de la chronique du siècle? Combien ont donné un visage aux événements abstraits racontés dans les manuels? La mémoire *personnelle*, valeur fondatrice du Régiment, ne fait pas que compléter la narration de la «grande histoire». Elle désactive aussi ses dérives totalitaires en interdisant la généralisation.

Dans le cas de la Russie, c'est aussi une manière implicite et spontanée de surmonter le grand malaise de la déssoviétisation — et donc une porte

de sortie pour le pouvoir. A la différence des tonitruantes commémorations de 1945, le centenaire de la révolution de 1917 a été marqué à pas de loup l'an dernier. Sous la présidence Poutine, la mémoire nationale a opté pour le syncrétisme, en réhabilitant la Russie immortelle, chrétienne et tsariste sans renier l'empire soviétique. L'attitude est ambiguë et moralement insatisfaisante: une partie des crimes du communisme est définitivement passée à pertes et profits; pire encore, les conséquences anthropologiques du dressage soviétique demeurent un angle mort de la conscience de soi russe. Et pourtant, c'est peut-être la seule manière d'assumer l'échec de l'expérience soviétique sans tomber dans des conflits internes sans fin — un état que la France, pour son malheur, connaît depuis des décennies.

Mes amis avaient donc raison: ce rassemblement n'était pas une affaire de guerre, mais une affaire de famille, d'identité et de réenracinement. Le Régiment immortel continuera donc de défilé de sa démarche flânante. Il englobera d'autres conflits — à Alep, on marche déjà avec les portraits des morts de la guerre contre l'État islamique — et sans doute d'autres nations. Le souvenir des aïeux est un remède simple et puissant au collectivisme et à la dépersonnalisation de la guerre moderne, une guerre contre l'humanité en soi et qui ne se livre pas seulement sur les champs de bataille.

■ [Reportage vidéo](#) (2 min.)

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Fromentin ou la poésie du silence

ARTISTE DOUBLEMENT TALENTUEUX, PUISQU'IL FUT PEINTRE ET ÉCRIVAIN, EUGÈNE FROMENTIN (1820-1876) EST SURTOUT CONNU POUR SON SEUL ROMAN, *DOMINIQUE*, L'HISTOIRE D'UN AMOUR IMPOSSIBLE BIEN ÉLOIGNÉE DE L'EXALTATION VIOLENTE DU ROMANTISME ET DE LA PASSION TOUTE-PUISSANTE QUI LE CARACTÉRISE.

Né le 14 octobre 1820 à La Rochelle, Fromentin était destiné à une carrière juridique: il partit faire ses études de droit à Paris en 1839, prêta le serment d'avocat en 1843, mais échoua au doctorat l'année suivante. Entre-temps, plusieurs passions l'avaient habité: la poésie, tout d'abord, puisque, bien qu'il fût un étudiant assidu, il trouva le temps d'écrire de nombreux poèmes. Ceux-ci ne présentent toutefois pas un grand intérêt: c'est dans ses textes en prose ultérieurs que sa verve poétique sera la plus convaincante. Passion pour une femme ensuite. Déjà épris de cette voisine de ses parents lorsqu'elle se marie à dix-sept ans et demi, alors qu'il n'a lui-même que quatorze ans, il lui fallut patienter quatre ans avant d'avoir une relation avec elle. Elle est alors déjà mère de deux enfants. Sa relation avec Léocadie Béraud, puisque tel était le nom

de la dame, sera de courte durée: sa mère et celle de la jeune femme vont réussir à les éloigner l'un de l'autre et à les convaincre de rompre. Léocadie meurt prématurément d'un cancer le

4 juillet 1844, à l'âge de 27 ans. Eugène est à ses côtés. Après les obsèques, toute la correspondance échangée par Eugène et Léocadie est détruite par la famille. Fromentin part ensuite à Meudon pour peindre et s'isoler, et écrit quelques jours plus tard: «*Amie, ma divine et sainte amie, je veux et vais écrire notre histoire commune. Depuis*

le premier jour jusqu'au dernier. Et chaque fois qu'un souvenir effacé luira subitement dans ma mémoire, chaque fois qu'un mot plus tendre et plus ému jaillira de mon cœur, ce seront autant de marques pour moi que tu m'entends et que tu m'assistes.» Ce sera *Dominique* (Flammarion, coll. «GF», 1987), à la rédaction duquel Fromentin ne s'attellera que





EUGÈNE FROMENTIN, *LES RIVES DU NIL* (1874)

quinze ans plus tard, en 1859, mais qu'il lui fallut d'abord abandonner puis récrire avant qu'il soit publié dans *La Revue des deux mondes* en 1862.

Au début de l'année qui suit la mort de Léocadie, Fromentin entre dans l'atelier du peintre paysagiste Louis Cabat. Il semble avoir trouvé sa voie: «*Je ne vis plus que par et pour la peinture*», écrit-il à sa mère en juin 1845. L'année suivante, il accompagne l'un de ses amis en Algérie, à Blidah, où son père est colon. Ce premier voyage d'un mois en Algérie sera suivi de deux autres, plus longs: d'octobre 1847 à mai 1848 pour le deuxième, et de novembre 1852 à octobre 1853 pour le troisième. Après le premier voyage, il expose début 1847 pour la première fois au Salon de Paris, notamment ses premières toiles orientalistes[1]. Ce n'est qu'en 1854 que paraîtra *Un été dans le Sahara*, puis en 1858 *Une année dans*

le Sahel[2], tous deux rédigés sous la forme d'une lettre adressée à un ami. Les récits de ses voyages en Algérie lui apportent le statut d'écrivain connu et apprécié: il sera toujours reconnaissant à George Sand de l'éloge qu'elle fit d'*Un été dans le Sahara* dans *La Revue de Paris* en 1857. C'est d'ailleurs à George Sand, qui fut la première lectrice des ébauches de *Dominique*, que Fromentin dédia ce livre: «*[...] Si le livre était parfait, je serais parfaitement heureux de vous l'offrir. Tel qu'il est, me pardonneriez-vous, Madame, comme au plus humble de vos amis, de le placer sous la protection d'un nom qui déjà m'a servi de sauvegarde, et pour lequel j'ai autant d'admiration que de gratitude et de respect?*»

Dominique est un roman psychologique qui s'inscrit dans la tradition des «romans à prénom», dont le *René* de Chateaubriand est certainement le plus emblématique. C'est l'histoire

d'un amour partagé, mais silencieux, qui s'achève par une séparation voulue, et dans laquelle l'analyse des sensations prend autant de place que celle des sentiments. La passion n'y est donc pas «brute» comme dans le romantisme, ce qui a fait rapprocher *Dominique* de *L'Éducation sentimentale*, dont Flaubert commença la rédaction un an après la parution du roman de Fromentin. Pourtant, le Frédéric Moreau de Flaubert, vaniteux et incapable de fidélité, autant envers les autres que soi-même, est l'opposé du Dominique de Fromentin, qui regarde son passé et ce qu'il est avec humilité: «[...] Dieu merci, je ne suis plus rien. À supposer que j'aie jamais été quelque chose, et je souhaite à beaucoup d'ambitieux de finir ainsi. J'ai trouvé la certitude et le repos, ce qui vaut mieux que toutes les hypothèses. Je me suis mis d'accord avec moi-même, ce qui est bien la plus grande victoire que nous puissions remporter sur l'impossible. Enfin, d'inutile à tous, je deviens utile à quelques-uns, et j'ai tiré de ma vie, qui ne pouvait rien donner de ce qu'on espérait d'elle, le seul acte peut-être qu'on n'en attendît pas, un acte de modestie, de prudence et de raison.»

Le ton de ce roman est celui d'une confiance. Confiance initiale du narrateur sur Dominique, et ensuite de Dominique sur lui-même. Mais ici, contrairement à *L'Éducation sentimentale*, aucune ironie de la vie: Fromentin ne cherche pas à dénigrer, mais à préserver. Et son style, son rythme, sont particuliers. Une lenteur attentive, des paysages

sans relief — d'où l'attirance pour le désert — où le silence est une sensation. La phrase, patiente, est au plus proche de ce silence. La conception romantique du souvenir a été remplacée par une mémoire déjà largement proustienne, où une sensation retrouvée rappelle l'être que l'on a été. De cette forme de réminiscence, de cette attention au silence, de cette fascination pour les étendues immobiles, découle le sentiment de l'identité.

Le lecteur de *Dominique* est face à une impossibilité de lecture rapide: la lenteur et le silence s'emparent insidieusement de lui. Le rythme et le style imposent leur volonté. Les yeux s'adaptent à ce paysage narratif, à cette beauté pure, et le lecteur en vient à se dire que c'est sans doute la lecture à haute voix — mais pas trop haute, plutôt à voix basse — qui révélerait le plus parfaitement et distinctement toutes les qualités poétiques de cette littérature. Admiré aussi bien par André Gide que par Alain-Fournier, *Dominique* est pourtant aujourd'hui injustement oublié et n'occupe pas la place qu'il mérite, celle d'un des plus grands romans français du XIXe siècle.

~~~~~  
NOTES

1. Plusieurs de ses œuvres sont exposées au Musée d'Orsay, dans les salles consacrées aux peintres orientalistes.
2. Ces textes sont disponibles uniquement dans l'édition de «*La Pléiade*» des *Œuvres complètes* de Fromentin.

ENFUMAGES par Eric Werner

## La moitié de la vérité

**S** I LA FEMME DEVIENT OBJET SOUS LE REGARD DE L'HOMME, NOUS FAUDRA-T-IL BIENTÔT LA SOUSTRAIRE À NOS YEUX? MAIS L'«OBJECTIVATION» S'ARRÊTE-T-ELLE AUX RAPPORTS HOMME-FEMME? ET SI OUI, POURQUOI NE LIVRE-T-ON PAS TOUTE LA VÉRITÉ?

Le néoféminisme, comme toute idéologie, s'inscrit dans une dynamique sans fin, se nourrissant en grande partie d'elle-même, plus exactement encore de sa propre logique, celle de l'idée dont elle est l'idéologie: en l'occurrence, les «droits de la femme» et les revendications en découlant.

C'est maintenant le regard lui-même qui est en cause: «La base de l'inégalité: le regard masculin sur le corps des femmes, qui en fait un objet et non un sujet»[1].

Après le harcèlement de rue, un nouveau délit se profile ainsi à l'horizon: le délit de regard. Interdiction, désormais, de regarder une femme dans la rue, car en la regardant vous la transformez en objet. Interdiction également de lui parler. Car quand on parle aux gens, forcément aussi on les regarde. Ou alors on ne les regarde pas, mais les femmes qu'on ne regarde pas pourraient en ce cas vous accuser de ne pas leur prêter assez d'attention: autre forme possible de sexisme, et non la moindre. Les députés seront nécessairement appelés, un jour ou l'autre, à légiférer dans ce domaine. Il vous sera alors fait obligation de regarder les femmes que vous croisez, mais pas trop longtemps non plus quand

même. Car elles pourraient dire que vous les objectivez. Équilibre difficile à trouver. Ce sera au procureur d'apprécier.

Le message adressé aux hommes est on ne peut plus clair: soit vous continuez à vouloir entretenir des rapports avec les femmes, et bonjour les ennuis, soit vous vous dites: moins j'aurai affaire à elles, le mieux aussi je me porterai. On risque bien demain de se retrouver demain dans une société où les hommes ne seront plus en rapport qu'avec des hommes, et les femmes avec les femmes. Quant aux enfants, si le désir en subsiste encore, ils se feront en laboratoire.

Dans le chapitre intitulé *Du Cœur* qui figure dans les *Caractères*, la Bruyère écrit:

« L'amitié peut subsister entre des gens de différents sexes, exempte même de toute grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme; et réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure: elle fait une classe à part»[2].

En matière de regard, il n'y a pas d'asymétrie fondamentale entre les hommes et les femmes. Un regard est un regard, il est le même chez

les hommes et chez les femmes. Un homme regarde une femme, et comme c'est une femme il la regarde comme une femme. Une femme regarde un homme, et comme c'est un homme elle le regarde comme un homme. La réciprocité est complète.

Ce que veut dire aussi La Bruyère, c'est que le sexe est toujours présent dans le rapport homme-femme. Là encore, il n'y a aucune asymétrie.

On aime ou on n'aime pas le fait que le sexe soit toujours présent dans le rapport homme-femme (personnellement je reconnais que cela me gêne), mais il n'y a pas plus à en faire le reproche à l'homme (quand il regarde une femme) qu'à la femme (quand

elle regarde un homme). Ce n'est pas la faute de l'homme si la personne qu'il regarde est une femme (pas plus que c'est la faute de la femme si la personne qu'elle regarde est un homme). Par nature, les hommes ne sont pas des femmes, ni les femmes des hommes. C'est comme ça, c'est une donnée objective, pour faire sauter en l'air les néoféministes on dira même *naturelle*. C'est du moins ce que pensait La Bruyère.

« Cette liaison n'est ni passion, ni

*amitié pure* », dit La Bruyère. Elle relève donc de la vie quotidienne, se confond avec le lien social en général. Le regard joue effectivement un grand rôle dans les relations sociales. Tout passe par le regard. Nous regardons les gens, et en même temps que nous les regardons, forcément aussi les jugeons. Nous ne devrions pas le faire (« Ne jugez pas, afin de ne pas être jugé », dit l'Évangile), mais

c'est ce que nous faisons quand même à journée faite. Nous les jugeons, autrement dit essayons de voir quels sont leurs bons, mais aussi leurs mauvais côtés. Leurs grandes qualités et leurs petits défauts. Ou l'inverse: leurs grands défauts et leurs petites qualités. Cela se



fait spontanément, presque instinctuellement. Nous essayons aussi de percer les apparences: qu'est-ce qui se cache derrière le masque? « *Le voile de la modestie couvre le mérite, et le masque de l'hypocrisie cache la malignité* » [3], écrit encore La Bruyère.

Le procès en objectivation dérive de là. Il est peu contestable que lorsque nous regardons autrui, nous le transformons en objet. Sartre a écrit de très belles pages à ce propos. Regarder autrui, c'est par là même

aussi l'objectiver, le transformer en objet. Il y a d'un côté le sujet, celui qui regarde, et de l'autre l'objet, celui qui est regardé. «L'enfer c'est les autres», fait dire Sartre à un de ses personnages dans *Huis-clos*. La formule résume bien ce qui se passe lorsqu'on est sous le regard de l'autre (ici une femme!). Quelques lignes plus haut le même personnage avait dit à son interlocutrice: «Je ne veux pas m'enliser dans tes yeux». On peut aussi, il est vrai, regarder l'autre qui vous regarde, lui rendre son regard. Mais là les choses se compliquent.

Faut-il préciser par ailleurs que lorsque nous objectivons ainsi autrui, l'objectivation en question n'a rien en elle-même d'*objectif*. En objectivant ainsi autrui, nous projetons sur lui toutes sortes de choses qui nous viennent de nous-mêmes, très subjectives donc. De telles projections contribuent à nous donner une idée très fautive du monde et des autres. Il faut donc très sérieusement s'en méfier. Les psys nous y aident.

Le procès en objectivation est donc fondé, on ne peut mieux fondé, même. Mais il nous concerne tous. Ce peut être un homme qui regarde une femme, mais aussi une femme un homme. Ou encore un homme un autre homme, une femme une autre femme. Tous ont tendance à juger alors qu'ils ne devraient pas le faire: les hommes en particulier, mais

aussi les femmes. En sorte que si on ne fait que parler des hommes, on ne dit que la moitié de la vérité.

Pourquoi certains, plutôt que dire toute la vérité, n'en disent-ils que la moitié? J'ai écrit dans ma précédente chronique que le féminisme jouait aujourd'hui un rôle de dérivatif: le sociétal dispensant d'avoir à s'interroger sur le social. Parler de la parité hommes-femmes dans les conseils d'administration dispense ainsi d'avoir à s'interroger sur la détérioration générale des conditions de travail dans les entreprises, détérioration dont tout le monde, aujourd'hui, hommes ou femmes, subit les conséquences, en termes de santé à la fois physique et psychique. C'est même un bon prétexte pour le relativiser, à la limite l'occulter. Les actionnaires ne s'en plaindront assurément pas. Investir dans la parité est donc en soi une bonne opération. Je ne dirais pas qu'elle a été inventée pour ça, mais elle sert aussi à ça.

N'en irait-il pas de même en l'occurrence? Quand un organe de presse proche des milieux d'affaires écrit en caractères gras: «*La base de l'inégalité: le regard masculin sur le corps des femmes, qui en fait un objet et non un sujet*», on peut à tout le moins se poser la question.

~~~~~  
NOTES
~~~~~

1. Cité dans *Le Temps*, 4 mai 2018, p. 25.

2. § 2.

3. *Les Caractères*, «Des jugements», § 27.

## Turbulences

### FRANCE | Tu dénonces Soros? Tu es antisémite!

La couverture de *Valeurs actuelles* fait la polémique cette semaine. On y voit le portrait du vieux requin de la finance sous le titre «Le milliardaire qui comploté contre la France». Etrangement, cela vaut au magazine l'accusation d'antisémitisme de la part de juges autorisés. Régis de Castelnaud résume avec brio et humour cette nouvelle chasse aux sorcières:

#### **Rubrique : dévoilement.**

«J'ignorais (vraiment) que George Soros était juif. Je savais seulement qu'il était américain, un super riche sans scrupule ayant bâti une immense fortune en spéculant contre les États. Fortune qu'il met désormais au service du projet politique néoconservateur américain. En intervenant avec son pognon partout sur la planète pour mettre le bazar. Donc pour moi, un ennemi.

Je ne lis pas *Valeurs Actuelles* (faut pas déconner), mais sa couverture que j'avais regardée distraitemment ne m'avait pas frappé. Aussi nulle et racoleuse que celles de tous ses concurrents.

– Ah oui mais non, cette couverture est antisémite!

– Ah bon ?

– Ben oui, il y a le mot « milliardaire », qui est un synonyme du mot « juif ». Comme « banquier ». Critiquer un milliardaire ou un banquier, c'est antisémite. Tu ne savais pas ?

– Mais moi, mon banquier il n'est pas juif. Enfin je crois.

– Tu as vérifié ?

Heureusement, trois preux chevaliers viennent à son secours. Glucksmann (le fils), Plenel et Askolovitch. Et avec la bonne foi qui les caractérise, ils nous disent que publier la photo d'un vieux monsieur et parler de milliardaire en même temps, comment que c'est pas antisémite, protocole des sages de Sion, les heures sombres et tout ça.

En nous prenant pour des jambons. Glucksmann, on sait avec certitude depuis le coup d'État en Ukraine qu'il est un agent américain, c'est de famille. Les deux autres aussi, ça fait longtemps.

Qu'est-ce qui motive cette intervention précipitée au soutien des intérêts de l'oligarchie ? Chacun aura son opinion mais cette façon de dévoyer le nécessaire et urgent combat contre l'antisémitisme est simplement dégueulasse.»

(Régis de Castelnaud, 11 mai 2018)

*Mais encore:*

AMAZON | Pas de distorsion de la concurrence en Suisse?

ENVIRONNEMENT | L'énergie «propre» et ses poisons méconnus

HISTOIRE | Etonnante amnésie sur la IIe Guerre mondiale

GEOPOLITIQUE | Un pied russe en Afrique

